

Quarante ans de science indépendante

Tentative de retracer la biographie institutionnelle de l'Institut de Recherche Sociale de Hambourg (IRSH)

Une interview avec **Jan Philippe Reemtsma** & **Wolfgang Knöbl**. Les questions sont posées par **André Bleicher**.

Sozialimpulse : L'Institut de Recherche Sociale Hambourgeois (IRSH) renvoie, au travers de son intitulé au célèbre institut de recherche sociale de Francfort, fondé dans les années 1920. L'IRSH se tient-il dans la même tradition de recherche ? Des parallèles déterminés sont frappants : par exemple le financement privé au début des deux instituts et leur interdisciplinarité revendiquée. Pour finir, on pourrait présumer que l'IRSH tente de se rattacher à la tradition d'une théorie critique.

Reemtsma : On présume souvent cela et ce n'est pourtant guère le cas. En cela on n'aurait pu « se rattacher » à n'importe quoi de ce que l'on eût pu se représenter là-dessous. C'était la prestation d'individus particuliers sous des conditions particulières et cette tradition avait toujours porté la marque caractéristique de cette particularité.

Le choix du concept « recherche sociale » est censé nettement marquer que l'institut ne se fixait pas sur une discipline de science sociale particulière. À l'époque régnait encore en vogue la chasse à la chimère « interdisciplinarité ». Un mot encore et toujours choyé dans la prose des demandes de financement. Il devenait de plus en plus évident que certes, sociologues et historiens pouvaient bien collaborer sous le même toit — modéré — et aussi rendre plausibles leurs manières de voir. Mais il n'y a pas quelque chose comme une fusion ou un amalgame — il n'y en eu pas plus à l'époque que maintenant.

Je ne me suis pas vu non plus dans le rôle du financier de l'époque Felix Weil. Quoique l'idée de fonder un institut financé de manière privée a également été inspirée de là. Cependant il n'y a pas eu l'idée de fonder un deuxième Institut de recherche sociale de Francfort.

Au commencement l'amorce de l'IRSH consistait à encourager des projets individuels. Sections et groupes de recherches n'existaient pas encore.

Reemtsma : J'ai sous-estimé le fait qu'en faisant l'annonce qu'un tel institut, j'ai engendré ce genre d'effet dans le domaine scientifique. Toutes les personnes possibles, qui avaient de l'argent ou pour le moins avaient l'idée d'en utiliser, m'ont adressé une demande. Il y a eu des tonnes de candidatures pour des projets. La question s'est alors posée : qu'en faites-vous ? Il y avait aussi des projets intéressants parmi les candidatures et j'ai donc pensé que cela pourrait être un moyen viable de solliciter des projets individuels et de permettre à ceux qui travaillent sur le projet de se rencontrer une fois par an et

d'échanger leurs problèmes de recherche. Peut-être — du moins c'est ce que je pensais — quelque chose comme un échange interdisciplinaire pourrait ainsi émerger et quelque chose pourrait grandir ensemble.

Mais c'était une illusion. Il s'est avéré qu'il n'y avait aucun besoin de discuter les uns avec les autres sur ces projets individuels. Les participants au projet souhaitaient recevoir de l'argent et travailler sur leurs recherches. Ils étaient toujours un peu jaloux l'un de l'autre. L'opportunité de discuter des modifications de leurs propres idées ou même de proposer ensemble de nouvelles idées n'a pas été vue et n'a donc pas été exploitée.

Sozialimpulse : Pourquoi donc ? Cela devrait être dans l'intérêt d'un chercheur de franchir les frontières de sa spécialité ? Pour quelle raison l'amorce d'interdisciplinarité échoua-t-elle ?

Reemtsma : Non, manifestement l'interdisciplinarité ne se trouve pas parmi les intérêts d'un chercheur. Un tel désir peut éventuellement s'avérer exceptionnel. Mais il ne repose pas dans la logique de la recherche. Les fonctionnements des recherches se différencient, les personnes pensent sur les voies de leurs disciplines. Cela rend certaines disciplinaires et pointues, d'autres deviennent plus ennuyeuses.

À cela se rajoute — ce qui est tout autre chose — qu'il est difficile d'échapper à la normalité du fonctionnement de la recherche. Les participants doivent désormais se financer eux-mêmes sur leur projet. Dans les phases ultimes de leur projet, ils regardent déjà comment ils peuvent générer un prochain financement pour le projet suivant. Ainsi, tout ce qui met en danger la simple réalisation de l'ancien projet apparaît aux chercheurs comme une perturbation. C'est une perte de temps et d'argent pour eux. Ce qui conduit souvent à ce que rien n'est jamais fini. Il faut du temps pour comprendre cela dans [toute, ndt] sa réalité triviale.

C'est pourquoi je voulais faire quelque chose d'autre. J'ai acheté une maison et recruté des personnes compétentes pour créer un institut. Je n'espérais donc plus un développement naturel du processus, mais j'ai plutôt formé des sections et défini des domaines de travail-clé ensemble.

Elles ont réussi à attirer des sponsors de premier plan pour fonder l'institut et ont formé un conseil consultatif scientifique. Parmi elles figurent des acteurs tels que le sociologue Helmut Dahmer (*1937), l'économiste marxiste Ernest Mandel (1923-1995), la psychanalyste Margarete Mitscherlich-Nielsen

(1907-2012), le syndicaliste **Jacob Moneta** (1914-2012) et la féministe **Alice Schwarzer** (*1942). *Était-il certainement voulu que ce conseil consultatif favorisât le franchissement des frontières disciplinaires ?*

Reemtsma : Oui, l'idée c'était que le conseil, à partir de ses perspectives académiques et politiques, donnât des incitations pour le travail de l'institut. Mais malheureusement, cela ne se produisit guère. Au lieu de cela, ces personnalités suivirent largement les perspectives qu'elles avaient toujours poursuivies jusque-là. Elles souhaitaient avant tout une chose : subvenir aux besoins de leurs propres gens à eux. J'ai rapidement déclaré le conseil consultatif « conseil consultatif fondateur » et je l'ai dissous en toute amitié mutuelle ! En dehors de cela, ce qui m'irrite encore aujourd'hui c'est que des personnes qui ont eu le privilège de penser et de travailler tranquillement, veuillent simplement continuer à faire ce qu'ils ont toujours fait. En fin de compte, cela signifie qu'elles aiment faire quelque chose d'ennuyeux. J'avais complètement sous-estimé cette tendance.

Hambourg, Mittelweg 36 : **L'institut se forme**

Vous décidez d'institutionnaliser plus fortement la totalité de l'effort. Vous avez acheté une maison et donné une structure à l'institut, dans laquelle les spécialités furent définies par des sections. Cela se passait vers les années 1980, est-ce exact ?

Reemtsma : Il y eut d'abord une phase intermédiaire. Je cherchai un directeur d'abord, car je n'avais pas envisagé de prendre moi-même la direction de l'institut. Je voulais beaucoup plus y être un collaborateur actif. Lors de mes entretiens avec des recruteurs pour la direction de l'institut, un chercheur de tête m'avait dit que cela ne marcherait pas. Je ne pouvais pas, d'une part, être collaborateur de l'institut et, d'autre part, celui qui le finance. Or cela m'agaçait, car pourquoi donc cela ne devrait-il pas fonctionner ? En rétrospective, je dois confesser que cet homme avait parfaitement raison.

Faut-il concevoir cela aussi strictement ? Celui qui donne l'argent, ne peut-il pas collaborer dans l'institut ?

Reemtsma : En effet : Ou bien on guide l'Institut, ou bien on charge quelqu'un de sa direction et l'on se retire complètement de l'institut. C'était du moins la leçon que j'avais reçue. Cela étant, bien sûr, quelqu'un peut toujours prétendre que cela a été géré de toute façon. Mais il lui faudra ensuite le prouver.

Est-ce celui qui a l'argent a implicitement aussi le pouvoir ?

Reemtsma : En tant que celui qui donne l'argent, vous avez le pouvoir et tout ce que vous dites a de ce fait toujours aussi une autre signification. Tant que le financier est impliqué, un directeur peut facilement être considéré comme un homme de paille, tandis que les plaintes contre le directeur parviennent en vrille au financier. C'est pourquoi, à l'arrivée de Monsieur **Knöbl**, en 2015, à l'IRSH, je me suis retiré complètement. Je n'y avais même plus un local. Car le directeur a toujours aussi des conflits à gérer. C'est une situation intenable lorsque des parties en conflit s'adressent au conseil de fondation et se plaignent du directeur.

C'est la raison pour laquelle vous avez résolu de reprendre la

direction de l'institut ?

Reemtsma : Pas totalement. Tout d'abord on en vint au directeur très bref d'un scientifique politique préminent, Wolf-Dieter Narr. Mais il tenta de caser ses gens dès la première fois dans l'institut. Mon attente, en ce qui le concerne, c'était de mettre en place un concept de recherche et de le discuter. À partir de ce concept de recherche on était censé ensuite en dériver des domaines de travail et des points forts. Le troisième ou quatrième pas eût pu être ensuite le recrutement du personnel pour chacun de ces points forts. Or, Narr s'est refusé à ces exigences. Nous nous étions mis d'accord autrement, c'est la raison pour laquelle je l'ai licencié, ce qui fut une chose très amère pour lui.

Dans la collaboration avec les collaborateurs, qui étaient déjà opérants entre temps dans l'institut, j'ai développé à la suite de cela une structuration des domaines de travail. Nous avons défini des attributions, bref nous avons donné ainsi une structure à l'institut. C'est ainsi que surgirent les quatre premiers domaines de travail.

- (1) Nationalisme, ethnicité et xénophobie
- (2) Conditions constitutionnelles et potentiel de développement de la République fédérale
- (3) Science et critique
- (4) Le rôle du pouvoir dans le processus civilisationnel

Cette structure ne fut pas tout d'abord particulièrement couronnée de succès. Nous avions prévu que le directeur de ces domaines de travail devraient exercer en commun aussi une sorte de direction générale. Mais cela ne collait pas. C'est pour quoi j'ai résolu de reprendre la direction.

Recherche axée sur les problèmes ou sur les résultats

J'ai découvert dans la TAZ une description de l'IRSH, d'après laquelle chaque projet devait certes suivre son propre but, mais toujours en prenant en compte la perspective d'ensemble de l'institut. Est-ce que cet aspect fut transposé dans cette phase des projets ?

Reemtsma : Ce fut totalement dépendant de l'individualité des collaborateurs. Pour les uns, l'institut était effectivement aussi quelque chose comme un projet commun, pour les autres c'était seulement leur propre travail qui comptait et cela à chaque fois selon le projet suivant. Au sujet du thème de l'interdisciplinarité — ou de la « multi-disciplinarité », ce qui est plus proche de la réalité — je m'étais déjà exprimé auparavant. Ici aussi, il restait l'entretien, disons, entre les causes des projets individuels. Dans les domaines de travail il y avait l'entretien qui allait au-delà des projets.

Avez-vous développé d'autres formes d'organisations, qui soulevaient structurellement une telle exigence ?

Reemtsma : Tous les participants de l'institut se réunissaient une fois par an, pour plusieurs jours et présentaient leur propre projet. On en discutait alors de manières diverses, parfois pour se contenter de la forme, parfois en étant très engagé. Il y avait de bonnes discussions en général — mais ce qui réussissait tout juste parfois, c'était le comment : ici j'épinglais que je souhaitais en parler et utilisais la capacité d'association des col-

lègues. Toutefois ces réunions de l'institut contribuaient essentiellement à donner à celui-ci un profil intérieur. Et cela maintenait la cohérence de l'ensemble. Il y avait toujours une longue soirée passée ainsi ensemble.

Sozialimpulse : Que se passe-t-il aujourd'hui, M. Knöbl ?

Knöbl : Nous avons maintenu la réunion annuelle de l'Institut, il est vrai qu'elle ne dure plus la semaine entière. Nous avons aussi un colloque de l'institut — nous désignons souvent cela comme un atelier d'entretiens — auquel participent tous les scientifiques. Quelqu'un présente un projet et des incitations et objections sont présentées provenant des autres disciplines. Une chose est restée telle que l'a présentée monsieur Reemtsma : la discussion est fortement plus orientée sur les résultats que sur la situation des problèmes. Cela a bien à faire avec le pari que nous avons fait sur la formation des jeunes chercheurs. Ceux-ci ont fait part de leur angoisse d'étaler leur problème publiquement devant l'institut. Au lieu de cela, ils se comportent plutôt prudemment en étant quelque peu sur la défensive à ce sujet, en tentant d'estomper les problèmes, dans l'espoir de pouvoir encore les résoudre dans les deux années qui restent.

L'ouverture nécessaire pour admettre qu'ils ont encore cer-

taines capacités de résolution de problèmes et qu'ils ont donc besoin d'aide — cette ouverture n'est pas facile à réaliser pour les jeunes scientifiques.

Reemtsma : Il en est certainement ainsi. Mais je ne m'y suis toujours pas résigné. Parce que vous n'êtes pas obligé de comprendre cela comme un aveu de votre propre insuffisance, si vous avez rencontré un problème dans votre processus de pensée — peut-être même le premier — et vous avez ainsi franchi une étape décisive. Je ne peux pas encore résoudre le problème, mais maintenant je vous demande d'écouter ce problème. Devenez plus intelligent et réfléchissons-y — ne serait-ce que de manière associative.

Knöbl : On a besoin d'une certaine auto-conscience pour formuler un problème tel que celui-ci. On doit aussi prendre en considération la situation à partir d'un point de vue psychologique. Il y a un jeune doctorant qui s'exprime devant une cinquantaine de personnes très différentes. Ensuite, il y a le directeur, peut-être le financier, et il y a des collègues beaucoup plus âgés et expérimentés qui posent des questions très différentes. En tant que jeune doctorant, est-ce que je dis que j'ai un problème ? Dois-je vraiment supporter ça ? Selon la logique de la

Jan Philipp Reemtsma

Prof. Dr. Phil. Jan Philipp Reemtsma est né en 1952, il est fondateur et président de la *Fondation hambourgeoise pour l'encouragement de la science et de la culture* et de la *Fondation Arno Schmidt*. En 1984, il fonda l'*Institut de Recherche Sociale Hambourgeois (IRSH)* qu'il dirige depuis 2015. Depuis 1997, il est aussi professeur honoraire pour la nouvelle littérature allemande à l'Université de Hambourg. En 1999, il a occupé la chaire Mercator à l'Université Gerhard Mercator de Duisburg (aujourd'hui Université de Duisburg-Essen) et en 2009, il a travaillé comme professeur invité à l'Université Friedrich Schiller de Iéna. Les points forts de son travail englobent la littérature du 18^{ème} et du 20^{ème} siècles, la théorie de la civilisation et l'histoire de la destructivité humaine. Il est auteur de nombreuses publications, parmi lesquelles la plus récente : *Christoph Martin Wieland : Die Erfindung der modernen deutschen Literatur. Eine Biographie [Christoph Martin Wieland : L'invention de la littérature allemande moderne. Une biographie]* (2023).

Wolfgang Knöbl

Prof. Dr. Knöbl, est né en 1963, il est sociologue et actuellement professeur honoraire à la *Carl Albrecht-Universität* de Kiel (CAU). Entre 2002 et 2015 il fut professeur de sciences sociales comparatives à l'Université Georg-August de Göttingen et entre autres, membre du *Freiburg Institut for Avanced Studies (FRIAS)* ainsi qu'au *Max-Weber-Kolleg* de l'Université d'Erfurt. En 2015, il reprit la direction de l'IRSH. D'autres tâches englobent les charges de cours et le professorat invité à la *New School for Social Research* de New York City et à l'université de Toronto. Il a publié de nombreuses contributions et ouvrages dans les domaines de la théorie sociologique, l'histoire de la sociologie et les sociologies politiques et historique comparatives ainsi que la recherche sur le pouvoir.

L'Institut pour la Recherche Sociale de Hambourg (IRSH)

L'IRSH fut fondé en 1984 par Jan Philipp Reemtsma. Depuis 2015, il est dirigé par le sociologue Wolfgang Knöbl. L'institut, situé à proximité de l'Université de Hambourg, se caractérise par une grande ouverture thématique, en offrant pour le monde publique intéressé, des services marqués. Ici sa bibliothèque accessible au public et les archives particulières à la République fédérale d'Allemagne aux points forts de laquelle il y a, entre autre, une collection sur le sujet de la « protestation ».

La recherche forme le point central de cet institut. Il mise sur le dialogue et la collaboration, en particulier entre les disciplines spirituelles et sociales et n'est pas limité par une branche académique. Depuis sa création, la recherche qui s'y déploie sur le pouvoir représente un domaine de travail central de l'IRSH. Récemment de nouveaux points forts ont été formés comprenant des débats sur ce qui relève de la qualité de l'état et de la démocratie — en particulier dans le Sud de l'Europe — ou bien ceux qui ont trait à la spécificité du capitalisme actuel qui imprègne le climat actuel de l'Institut, qui s'est prescrit explicitement l'encouragement à la formation d'une théorie de science sociale. Les résultats des travaux qui y sont menés sont documentés dans la revue *Mittelweg 36* et publiés à la maison d'édition de l'Institut : **Verlag Hamburger Edition**

Cette année, Jan Philipp Reemtsma a annoncé que l'Institut de recherche sociale de Hambourg, qu'il avait fondé, cesserait ses activités en 2028.

recherche, cette démarche serait souhaitable, mais elle n'est pas facile.

Cela peut également dépendre de l'attitude avec laquelle un projet est étudié. Il est plus facile d'examiner un projet à partir d'une position théoriquement sûre, c'est-à-dire d'exercer une critique exogène. Mais la discussion orientée vers un problème nécessite une critique immanente. Vous devez vous impliquer dans le projet afin de contribuer à son développement ultérieur.

Reemtsma : Lors d'un événement comme celui-ci, il est difficile de réfléchir suffisamment profondément à la question pour permettre de poursuivre son développement. Cela nécessite généralement plus de temps. Néanmoins, faire face aux critiques lors de ces événements, cela a fonctionné.

Knöbl : Je vais à nouveau éclairer le problème sous un angle différent. L'affirmation d'interdisciplinarité me semble un peu fautive. Non pas parce que, comme l'a expliqué M. Reemtsma, on ne puisse guère souvent la satisfaire, mais parce qu'elle représente une demande excessive. Si j'exige d'un doctorant qu'il parle d'interdisciplinarité avant même de maîtriser sa propre discipline, c'est bien trop difficile pour lui. Donc, si la logique du financement public impose l'interdisciplinarité, est-ce que cela doit être marqué d'un point d'interrogation ?

Un second point encore que je voudrais mettre en exergue. Les discussions à l'IRSH se distinguent toujours en nous faisant du bien des discussions qui ont lieu dans un département de sociologie classique. Elles ne sont jamais dogmatiques comme celles qui sont orientées d'avance sur une théorie. Dans un institut de sociologie, je sais fréquemment déjà d'avance que les collègues défendent la position de Luhmann ou de celle de l'interactionnisme — et donc, bien avant que la discussion ne débute principalement. Cela n'arrive jamais à l'IRSH et cela rend toujours la discussion captivante. La rencontre des disciplines dans cette maison conduit à ce que les confrontations scientifiques restent toujours ouvertes et jamais elles ne se referment. Les discussions à l'IRSH ont été essentiellement d'une qualité supérieure à toutes celles que j'ai pu vivre dans le contexte universitaire. Quand bien même éventuellement les plus hautes exigences d'interdisciplinarité pussent ne pas être toujours suffisantes — elles atteignent vraiment beaucoup leur but.

Mais laissez-moi vous demander ceci : La solution à de nombreuses questions sociales ne dépend-elle pas de la recherche de solutions interdisciplinaires ?

Reemtsma : Je n'en suis pas si totalement sûr. Si nous prenons en considération la crise coronaïque, on n'a jamais réussi à ce que virologues et sociologues évoluassent vers une position commune, et donc en réalisant une fusion de leurs disciplines. Or, les deux types de connaissances étaient indispensables à la solution du problème. Ce qu'il en a résulté, la politique a dû en décider. Le fait que la fusion des disciplines scientifiques doive déboucher carrément sur une véritable logique d'action n'est sans doute pas une idée à laquelle on puisse sérieusement aspirer. Il en est vraisemblablement ainsi : J'en ai plus lorsqu'un historien expose un état des choses à sa façon. À côté, je lis la présentation d'un sociologue et j'en conquiert une image qui est ainsi constituée comme la sienne. La revendication que tous les auteurs doivent s'unir sur un même positionnement est effecti-

vement invraisemblable et quand bien même fût-elle réaliste, elle n'est pas souhaitable. La différenciation académique a progressé tellement loin que la revendication d'interdisciplinarité ne peut plus être résolue. Il n'existe pas de super-discipline, quoiqu'une telle ambition existât. Autrefois ce fut la théologie, ensuite la philosophie qui voulut le devenir — or, une telle revendication mourut dans l'instant même où elle fut soulevée.

Les effets de l'IRSH

L'IRSH n'opère aucune mission de recherche, toutefois il ne fait pas de recherche simplement de manière autoréférentielle, mais il s'oriente aussi sur la société.

Reemtsma : L'IRSH n'a jamais fonctionné en délivrant du conseil politique. Il n'a jamais considéré la recherche sur commande comme relevant de sa tâche. Mais en tant qu'Institut, nous ne sommes pas devenus nous-mêmes seulement plus sages, au contraire, d'autres ont profité de nos recherches et de nos publications. D'après les lettres de ceux qui regrettent que les temps de l'institut touchent à leur fin, nous voyons que l'apport académique et politique est apprécié comme assez considérable. Je le dis comme ça parce qu'on ne peut pas dire principalement ça de soi.

L'IRSH a aussi rendu possibles des carrières ?

Reemtsma : Oui, de nombreux collègues de l'IRSH ont accédé à des postes académiques importants. Les nombreuses nominations confirment également que de bonnes recherches ont été menées ici. Cela a parfois été regretté dans la maison, bien entendu, mais j'ai toujours considéré les nominations comme une confirmation et un compliment pour notre travail.

Vous attendiez-vous à cela ? On aurait pu en effet s'attendre à quelque répulsion du côté du monde académique. Par exemple, un collègue venant d'une institution bénéficiant d'un financement privé

Reemtsma : Dans la politique une telle attitude est en partie répandue. Le politicien CDU, Alfred Dregger (1920-2002) déclarait, par exemple sur l'exposition, élaborée par l'IRSH « *Crimes de la Wehrmacht* », qu'on ne pouvait pas prendre celle-ci au sérieux, car l'IRSH était un institut financé par le privé. Ma réponse fut : Faites donc un voyage aux USA et vérifiez ce qui s'y passe lorsque là-bas vous sortez une phrase pareille. Il y avait une telle attitude, mais l'institut, par son travail, a trouvé sa place dans le monde académique.

Grâce au financement privé, l'IRSH pouvait largement renoncer à l'acquisition de financements tiers (Drittmitteln'). N'était-ce donc pas une stratégie de l'institut de ne pas recruter de fonds-tiers ?

Reemtsma : Il y avait des projets financés par des fonds-tiers dans des cas particuliers, mais pour l'Institut cela ne constituait pas une quantité importante.

* *Drittmitteln* / fonds-tiers : Dans la communauté scientifique allemande, on entend par « fonds de tiers » les ressources financières qui sont en outre versées par des tiers aux universités et aux instituts de recherche ou aux chercheurs individuels de ces instituts via les fonds budgétaires permanents et les investissements mis à disposition par le prestataire de maintenance. *Wikipedia* (DE)

Knöbl : Cela aurait été foncièrement possible, de recruter plus de fonds-tiers. Mais cela aurait aussi fait naître une flopée de difficultés. La maison était entièrement occupée, nous aurions donc dû placer du personnel ailleurs. Si nous nous distinguons par la présence de scientifiques sur place, un financement important par des tiers aurait pu signifier une rupture avec cette forme de collaboration. Il aurait également fallu gérer les fonds de tiers, c'est-à-dire agrandir l'administration. Enfin, si le financement par des tiers s'attendait le plus souvent à un certain résultat. Cela eût complètement contredit l'esprit de l'institut.

Des projets qui sont financés par des fonds-tiers sont en outre caractérisés par un manque de temps. Au contraire, de cela nous avons plutôt dotés nos projets internes à la maison de manière généreuse. Notre attente c'est que les résultats de ces projets soient publiés afin d'atteindre un large public. Le caractère scientifique n'a jamais été remis en question de ce fait. Mais des publications doivent faire naître aussi une importance sociétale. Et non pas — pour le dire à la manière de Heinrich Bölls : *Keine Träne um Schmeck* [Pas de larmes pour le goût/vie ?, ndt] — des publications comme la « sociologie du manteau en Loden. »

Nous acquérons des fonds de tiers dans une mesure limitée afin de ne pas entraver la carrière de nos collaborateurs. La possibilité d'obtenir des financements de tiers est aujourd'hui un critère de carrière important. Nous ne voulons pas mettre des obstacles sur le chemin de nos jeunes scientifiques en l'excluant. Mais pour l'IRSH, ce n'est pas un point particulièrement significatif.

Je veux sonder l'importance du financement propre une fois encore. Auriez-vous pu écrire ainsi l'histoire scientifique de l'IRSH s'il avait été un institut purement financé par des moyens tiers ?

Knöbl : Les chercheurs individuels étaient toujours aptes à être des créditeurs tiers. Les domaines de recherche individuels assurément aussi. Mais nous eûmes dû nous adapter à la logique de la recherche créditée par un tiers.

Les jeunes chercheurs qui travaillent à l'IRSH et veulent passer leur thèse ont donc toujours besoin d'une université comme partenariat. Est-ce que cela vous pose problème ?

Knöbl : Non, nous pouvons résoudre cela en partie ici en interne. Celui qui veut passer sa thèse sous ma direction, je peux être son mentor.^(*) Nous n'avons pas de problèmes non plus à servir de médiateur à la thèse. Les thèmes que nous leur donnons sont relativement larges et nous trouvons toujours des collègues qui peuvent participer par leurs intérêts portés à ses projets et former ainsi l'encadrement de la thèse de nos jeunes chercheurs. Étant donné que le financement des professeurs dans les universités passe par leurs travaux de qualification qu'ils ont effectués, nos collègues sont donc aussi intéressés à encadrer et promouvoir des thèses, voire à des habilitations à la recherche. Nous gagner la confiance de telles personnes encadrant les thèses ou d'autres qualification, cela ne présente pour nous aucun grand problème

** Parce que, comme ce n'est pas précisé dans l'encart coloré, le professeur Knöbl est aussi **docteur es sociologie**, il a donc l'équivalent de l'ancienne thèse d'État en France ou bien l'**Habilitation à diriger la recherche** ou HAB appellation moderne anglaise. Il doit donc être normalement appeler, comme Rudolf Steiner : « **Herr Doktor Knöbl...** » Ceci n'a pas été respecté non plus par l'auteur de l'article ndt]

Possibilités d'un autre parrainage

Il y eut des discussions, voici dix ans, avec la Société Max-Planck (Max-Planck Gesellschaft) (MPG), quant à avoir si l'IRSH pouvait être continué par la MPG l'Institut Max-Planck. Pourquoi cela ne fut-il pas possible ?

Reemtsma : Les entretiens je les ai menés avant et durant 10 ans avec l'intention de sonder si l'IRSH pouvait être continué dans le cadre de la MPG. Il en résulta que la société était prête à reprendre l'institut en gardant l'appellation de celui-ci. Mais le profil de recherche précédent n'était pas souhaitable, pour elle, car les directeurs respectifs déterminent le programme de recherche sans de telles lignes directrices. C'est la base des instituts MPG. J'ai demandé si un minimum de continuité pouvait être garanti, surtout si deux disciplines, la sociologie et l'historiographie, continuaient d'exister. La réponse fut non. La Société Max-Planck aurait été prête à financer dans un premier temps un nouvel institut. Cependant, elle n'était pas intéressée à poursuivre l'institut existant et à le transférer plus tard au budget Max Planck.

Existe-t-il une lacune dans le système scientifique qui montre que le parrainage ne peut pas être transmis ?

Reemtsma : On ne peut guère forcer ce genre de chose. Que signifie « transmettre » ? Quelqu'un qui dispose de suffisamment d'argent pour continuer à diriger un tel institut créera probablement son propre institut. Et s'il reprenait le nom, ce serait toujours un institut différent. L'Institut de recherche sociale de Hambourg ne peut pas être maintenu.

Le traitement de la critique

A l'occasion de l'exposition Wehrmacht, j'ai été impressionné par la manière dont l'institut traitait les critiques. Lorsqu'une critique est exprimée, une institution passe souvent en mode défensif. L'IRSH, en revanche, a repris les critiques et a invité les critiques à s'impliquer. Cela semble exemplaire.

Reemtsma : Il y eut au début une phase où, à côté de louanges et des applaudissements, qui eurent bien lieu foncièrement, une véhémence critique s'est élevée. Je ne fus pas responsable pour l'exposition en tant qu'interprète factuel, mais j'étais politiquement motivée pour la faire. Cela était vrai dans certains cas, mais ce n'est pas une raison pour rejeter les critiques de manière générale. Il faut vérifier s'il y a quelque chose là-dedans. C'est pourquoi j'ai d'abord entrepris une révision de l'ensemble et, dans un deuxième temps, j'ai fait développer une deuxième exposition — même thèse, beaucoup plus de matériel et nouvelle présentation. Cela était nécessaire pour le bien des choses — et aussi parce que l'institut en tant que tel risquait d'être endommagé parce que l'ensemble du travail de l'institut était soudainement assimilé à l'exposition.

À la fin, tout s'est bien terminé. Dans le quotidien **Die Welt**, j'ai lu, lors d'une recension de livre de l'Institut de recherche en histoire militaire qu'il était reconnu depuis des années et de manière incontestée que la *Wehrmacht* avait été activement impliquée dans tous les crimes du régime. J'étais très content de cela. Car c'est la phrase que j'ai prononcée dans chaque interview, pendant dix ans et qui a été massivement attaquée.

Cela étant la phrase apparaît dans la « **Welt** », l'un des journaux qui nous ont attaqués, et la source n'en est même plus mentionnée. Mais alors, je suis que nous avons gagné. Si la source n'a plus besoin d'être mentionnée c'est parce qu'elle est devenue de notoriété publique, le litige est donc définitivement tranché.

En fait, l'exposition a durablement changé le discours sur cette partie de l'histoire allemande. La première exposition exhibait quelques erreurs, à propos desquelles on pouvait véritablement se quereller, quant à leur gravité. Mais une simple correction ne suffisait pas. C'est pourquoi j'en ai fait une exposition nouvelle.

Dans un certains sens, on peut parler d'une liste de déraisons. La première exposition était dans l'art de sa présentation, provocante et frappante aussi et ensuite, par quelques fautes effectives — et essentiellement plutôt simplement attribuées à tort (par trop, des affirmations fausses) — elle a dirigé une attention supplémentaire sur le thème. Avec la deuxième exposition, toutes les réserves furent levées. Après cela, aucun critique ne pouvait douter du message de l'exposition. Dans cette mesure, au sens hégélien du terme, le problème de la première exposition présente une utilité.

Knöbl : Et cela non seulement quant aux contenus, mais encore aussi de manière formelle. La documentation en photographies dans l'exposition produisit d'énormes effets.

Reemtsma : En effet, Concernant les photos, il était clairement défini qu'elle devait être la référence source. Un certain nombre de difficultés, qui posaient également problème dans d'autres expositions moins explosives, ont été résolues. Nous avons organisé des conférences à cet effet. En conséquence, le thème des photos dans la science a fait un bond significatif.

Une science a un besoin d'excentricité

L'IRSH a produit des prestations de recherches qui, dans le système scientifique n'eussent pas été possible sans plus. Est-ce qu'il y a là-dedans une signification de sorte que le besoin systématique en innovation a été accepté et comblé ?

Reemtsma : En blaguant à moitié, je renvoie parfois, en provocateur, à Friedrich August von Hayek (1899-1992), qui a énoncé la belle phrase suivant : *L'opinion publique ne peut pas décider dans quelles directions des efforts doivent être entrepris, pour changer l'opinion publique.* De telles impulsions doivent venir de la périphérie en effet.

Pour prendre un autre mot : L'excentricité est sans cesse nécessaire au penser. Attention, cela ne doit pas nécessairement provenir d'institutions financées par le privé. Il peut aussi y avoir de l'excentricité dans le domaine académique, financé par le public, mais elle y vit difficilement — par exemple dans sa façon de traiter les négociations professionnelles. L'avantage d'institutions financées par le privé, comme l'IRSH, c'est que les décisions ne doivent pas être justifiées devant des comités.

Knöbl : Je voudrais compléter la déclaration. Le besoin en excentricité dépend fortement de l'état du système scientifique. L'IRSH existe à présent depuis 40 ans et dans ce temps-là, le système scientifique a énormément changé. Au moment où l'IRSH fut fondé, la science était encore caractérisée avec un certain calme. Depuis l'initiative de l'excellence, beaucoup d'argent a été déversé, la science est caractérisée par une certaine dynamique. C'est pourquoi la question c'est ; Quelle est aujourd'hui l'excentricité nécessaire ?

À l'occasion de quoi l'initiative de l'excellence n'a pas mal contribué à une uniformité de la science.

Knöbl : L'excentricité a pour fonction de contrebalancer certaines déformations du système scientifique ou bien à faire remarquer des angles morts. On peut se demander si ceux qui sont de manière existentielle attachés à l'entreprise scientifique peuvent également la voir de cette façon. Et si la politique scientifique peut s'abandonner à cette excentricité. C'est là que j'ai des doutes.

C'est pourquoi le système a aujourd'hui besoin d'un excès d'excentricité. Ce qui conduit à la question de savoir comment une telle excentricité peut être institutionnellement promue.

Knöbl : On peut naturellement s'interroger pour savoir s'il est réellement regrettable d'insister sur la fin annoncée de l'IRSH. Si tel est le cas, pourquoi la politique scientifique de Hambourg ne garantit-elle pas d'une manière ou d'une autre la pérennité de l'institut ? S'il existe réellement un tel intérêt pour les excentricités, cela devrait être possible. Au lieu de cela, nous constatons qu'il n'y a aucun intérêt.

Reemtsma : Et ce n'est pas non plus du tout une mauvaise chose. Les choses concrètes doivent aussi pouvoir toujours en venir à leur fin. D'autant que — je me répète — l'institut ne peut absolument pas être continué. Une continuation en trahirait purement et simplement le nom.

Une excentricité n'est pas simplement quelque chose à organiser. Elle est très dépendante du hasard. On ne peut guère forcer des chercheurs à en venir à des idées. On peut construire des espaces pour une excentricité. J'ai lu, hier, qu'ici, à Hambourg il serait mis fin à une autre tentative de permettre de l'excentricité. Le programme de bourses du nouvel institut est interrompu. Il n'y a aucune raison de faire des commentaires malveillants à ce sujet. L'affaire montre simplement qu'un costume a été confectionné là-bas, mais que les personnes qui pourraient le porter n'ont pas encore été trouvées. Il y a quelque chose à tirer de cela ; un institut peut aussi échouer. Il ne suffit pas de faire appel à des financements privés pour faire quelque chose.

Sozialimpulse 3/2024.
(Traduction Daniel Kmiecik)